

Le sommet de la civilisation

Jean-François Chassay

Numéro 130, septembre 2011

Réinventer le 11 septembre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (2011). Le sommet de la civilisation. *Moebius*, (130), 17–24.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Le sommet de la civilisation

Les cannibales ont dévoré mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père. C'était un explorateur. Il aimait la nature. Que dis-je: il a-do-rait la nature. Faune, flore, petits insectes dégueulasses, toutes ces sortes de choses qui puent. Parti du Portugal en 1802, alors que son troisième fils, mon arrière-arrière-arrière-grand-père, est encore dans le ventre de sa tendre mère (mon arrière-etc-grand-mère), se souciant fort peu de sa progéniture et de son épouse qui, pourtant, l'adorait (du moins est-ce ce que l'histoire familiale répète, et elle se répète souvent depuis plus de deux cents ans), il est porté par l'aventure. À l'assaut de cette nature si mystérieuse qui va faire l'objet des toiles hideuses du douanier Rousseau quelques décennies plus tard. Mais lui et deux de ses compagnons sont enlevés par des sauvages pas du tout civilisés qui vont les découper en morceaux et les dévorer alors qu'ils hurlent encore de douleur ou presque, les viscères se dispersant sur le vert tapis de l'Amazonie. Ah, elle est belle la nature, il est beau le bon sauvage! Il mange nature, en effet, sans sel et sans poivre, bravo Rousseau, tu peux bien rêver lors de promenades éthérées. T'aurais été mieux de te casser la gueule en t'accrochant les pieds dans une foutue racine *na-tu-rel-le*.

Folle de douleur, sa femme, lorsqu'elle apprend la nouvelle, décide de quitter son Portugal cultivé, s'empare des meubles et des enfants et part sur un bateau pour s'installer au Brésil, plus près de son mari, mon Dieu, et pour lui donner une sépulture acceptable. Fallait l'aimer, l'amateur de mygales. Mais voilà qu'une tempête cataclysmique on ne peut plus *na-tu-rel-le* provoque un

éprouvant naufrage. Sur les soixante-dix passagers du bateau, trente périssent immédiatement, mais pas mon accorte arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère, pas plus qu'aucun de ses trois fils, parce qu'il y a quand même une limite à la malchance. Les débris du bateau dérivent, il y a la faim, la soif, la chaleur, et puis tant qu'à mourir, aussi bien se payer un dernier plaisir, alors voilà que trois monstres, trois primates complètement débiles, se laissant aller à leurs pulsions *n-a-t-u-r-e-l-l-e-s*, violent mon ancêtre sous les yeux de ses trois enfants qui sont trop jeunes pour comprendre ce qui se passe exactement. Mais bientôt on voit un bateau à l'horizon, les survivants multiplient les signes et on les aperçoit, pour un peu on jurerait le radeau de la Méduse, d'ailleurs les dates concordent presque. Mon ancêtre profite de l'effervescence générale pour assommer un des violeurs avec un bout de bois qui traîne et le jeter à l'eau. Un salaud de moins. Nous ne sommes quand même pas dans une démocratie parlementaire et les questions éthiques sur la peine de mort ne se posent pas. C'est la *nature*, non ?

On n'a pas dérivé qu'un peu et voilà que le fringant vaisseau ramène les survivants, dont quatre membres de ma famille, en Floride. Tant pis pour la sépulture post-cannibale et pour la langue portugaise qu'on possède déjà, il faudra se mettre à l'anglais. Quelques années de souffrance, de misère, d'apprentissage d'une langue incompréhensible et les choses se tassent un peu. Nous sommes en 1812, mon ancêtre direct a maintenant dix ans, mais il a un grand frère un peu con qui, à seize ans, comme l'adolescent de seize ans moyen qui croit dans sa *nature* mâle et virile, est convaincu de son invincibilité. Le voilà qui plonge (l'eau ne manque pas sur les côtes de Floride) et, comme il se doit, s'empresse de se noyer en se laissant emporter par une vague. Ça tombe mal, c'est celui qui parle le mieux l'anglais. On n'en restera pas là, le sort est trop cruel, qu'est-ce que cette Amérique qui nous mange ou nous engouffre dans ses eaux déchaînées, suffit, on reprend le bateau et on retourne en Europe, mais non, pas au Portugal, trop de souvenirs tristes s'y rattachent, tiens, on a un bout de famille en France, pourquoi pas la France ? La France, on y trouve toutes

les traces de la civilisation, terre du progrès, de l'industrie en développement, de la littérature et des arts, la nature recule, comme c'est intéressant. Voilà la mère et les enfants qui se retrouvent à travailler sur une ferme, bon il y a des animaux, des limaces, des arbres et autres monstruosité qui apparaissent quand la culture est absente, mais au moins elle les encercle, il y a même une ville, une vraie ville, avec des commerces et des industries, à moins d'une journée de marche.

Les jours s'écoulaient, paisibles.

Puis, un jour, mon arrière-arrière-arrière-grand-père se marie, en 1830, à vingt-huit ans, à une tendre épouse qui n'en a que dix-huit depuis deux jours, aujourd'hui nous trouverions cet événement scandaleux car nous multiplions les preuves de civilisation. Puis son épouse procréatrice met au monde un premier enfant. Puis un deuxième. Puis un troisième. Puis un quatrième. En quatre ans. Puis, surprise, un cinquième, mais dix ans plus tard. C'est ce dernier, à l'âge de dix mois, en 1845, qui sera sauvagement dévoré par un gros cochon qui ne prendra même pas la peine de nettoyer le squelette, car il mangera le squelette également. Il faudra quelques heures avant qu'on comprenne que la *nature* ne s'était pas arrêtée devant les gazouillis émouvants du charmant bambin rose, mais s'en était honteusement emparé.

La douleur des parents et de leurs quatre enfants sera sans équivalent dans l'histoire de la douleur universelle. D'un commun accord, ils fuient cette France damnée qui a tué leur benjamin. Mais fuir où? Loin, le plus loin possible! Alors les voilà fuyant vers cette ancienne Nouvelle-France devenue Canada, mon ancêtre refaisant ce parcours où sa mère s'était déjà égarée, traînant d'ailleurs la mère avec eux pour qu'elle partage leur douleur, mais naviguant plus au nord parce qu'on ne sait jamais. Ils passent par les États-Unis, c'est bien compliqué, parce qu'ils ne se sentent pas capables d'attendre dix ans que la Capricieuse fasse le voyage de la France à Québec. Bref, au moment où les francophones commencent à émigrer aux États-Unis, les voilà qui montent vers le nord. C'était un peu contre

nature, mais ils en ont tellement marre de la nature, vous ne pouvez pas savoir.

Mon arrière-arrière-grand-père, né en 1835, un des enfants qui n'a pas été dévoré par le cochon, se marie dans la ville de Québec, voit ses enfants grandir dans la ville de Québec, et un de ses propres fils, né en 1868, voit, près de la ville de Québec, son père en train de regarder l'arbre qui lui tombe sur la tête. Un gros érable. Il ventait, il était à moitié déraciné. À soixante-dix ans, le pauvre homme n'a pas survécu à la chute de ce produit de la nature sur son crâne. Il a ainsi manqué, de peu, la naissance de son petit-fils, mon grand-père, en 1906. Mais n'allons pas trop vite: mon grand-père aura peu connu son propre père, mon arrière-grand-père, mort en 1914. Comment? De la manière la plus stupide et la plus naturelle.

Mon arrière-grand-père, Louis Hémon, allait régulièrement au Lac-Saint-Jean. Les nécessités de son travail, disait-il. Du moins, est-ce la raison officielle qu'il proposait aux membres de sa famille, et en particulier à sa tendre épouse, adorée, mais relativement peu attirée par les charmes sexuels de son mari qu'il tentait pourtant désespérément de lui imposer le plus souvent possible. Son épouse, tendre mais ferme, savait résister, au nom de Dieu, des valeurs chrétiennes, et à cause de l'éjaculation précoce de son mari (mais cela, elle n'en savait rien puisqu'elle n'avait pas connu d'autres hommes, comme le dit l'expression consacrée; elle ne pouvait savoir qu'il existait des alternatives).

L'autre raison qui justifiait la présence fréquente de mon arrière-grand-père Louis Hémon au Lac-Saint-Jean se nommait Maria Chapdelaine. La bien-aimée (par à peu près tous les hommes de la région) Maria Chapdelaine. Chaque fois qu'il passait près de sa maison, il s'y arrêtait quelques heures, dans son lit. Et un jour où il venait de forniquer avec elle, il fut atteint, comme par un uppercut, d'une crise mystique: il venait de la prendre par derrière, ahanant avec inspiration, quand il vit l'épouvantable tempête de neige qui se déchaînait à l'extérieur. Ému par la congruence entre la blancheur des fesses de Maria et celle de la tempête, télescopant dans son esprit deux

déchaînements, celui des corps et de la *nature*, il décida, après l'acte, au lieu de se la couler douce dans les bras de cette femme reconnue dans toute la région du Lac-Saint-Jean pour son ingéniosité dans un lit, de s'habiller et de *vivre* cette tempête. Une tempête comme les cousins savent en produire dans leur contrée lointaine, disait naguère son grand-père. Mal lui en prit. La nature le saisit dans ses grands bras mortifères et l'étouffa.

Ainsi, mon grand-père, que j'ai bien connu, ne garda qu'un souvenir confus d'un père emporté par une nature vorace et dégueulasse. Est-ce à cause des désordres sexuels et psychologiques de mon arrière-grand-père, dominé par sa queue comme si elle était une baguette de sourcier et délirant au cœur d'une crise mystique qui le précipita vers la nature sauvage, trop sauvage? Mon grand-père, par réaction, devint un homme d'ordre. Policier. Police. Une police. Grand. Fort. Puissant. Généreux de sa personne et de ses coups, notamment à Asbestos en 1948. Un bon grand-père. Résistant.

Mais pas assez.

En 1971, à quelques jours de sa retraite, il fut mordu par un berger allemand qui s'avéra avoir la rage. On abattit (et même : on abatta) la bête, évidemment, ce qui ne fut pas suffisant pour sauver mon pauvre grand-père d'une mort aussi certaine que définitive. Encore une mort provoquée par la nature maudite. Plus de quarante ans dans la police pour finir par mourir tué non pas par un délinquant, un drogué, un pédéraste, une prostituée, un unijambiste, un joueur de crosse, un mafeux, un syndiqué, un alcoolique à peine anonyme, mais par une ordure d'animal.

Ces histoires que nous nous racontions de génération en génération, cette litanie de cauchemars familiaux, attention-je-me-pince-zut-c'est-la-réalité, que nous énoncions avec ferveur pour mieux les exorciser, je croyais que mon père les aurait suffisamment entendues pour comprendre et faire attention jusqu'à son dernier jour. Mais non. Ma famille est maudite.

Mon père, né en 1936 d'un père police et d'une femme épouse de police, fut élevé avec de bonnes valeurs. Des valeurs positives et enrichissantes. On peut trouver qu'il vivait de manière un peu coincée, mais on devrait toujours préférer les gens coincés aux fous. Ils sont davantage fiables. On peut raisonner avec quelqu'un d'un peu, et même de très coincé. Je défie quiconque de raisonner avec un fou. Les fous ne parviennent jamais à faire preuve de rationalité.

Né l'année de la première élection de Duplessis, et même si la famille fut ardemment unioniste jusqu'aux beaux jours de Jean-Jacques Bertrand (c'est dire si ma famille était convaincue), jamais mon père ne considéra que les Québécois francophones devaient demeurer stupides, sans éducation et prier plutôt que penser, comme le demandait le credo de ce parti dont certains se souviennent aujourd'hui avec une ardente nostalgie. C'est avec rigueur et sérieux qu'il entreprit (et termina) son cours classique, avant d'entrer à l'université, de devenir comptable, et de gravir peu à peu les échelons dans une compagnie d'assurances responsable (c'est la moindre des choses qu'on attend d'une compagnie d'assurances). Le parcours de mon père? Sans faute pendant des années. Et des années. Il se maria à vingt-deux ans, en 1958, obtint de son épouse (ma mère) quatre enfants, en 1959, 1961, 1963 et 1965. En l'occurrence : ma sœur, moi, mon frère et mon frère (qu'on appelle souvent « mon frère » parce qu'il parle mal). À chaque naissance, hop, un nouvel échelon de plus, une responsabilité supplémentaire au bureau et un salaire qui monte avec régularité. Mon père n'a fait qu'une erreur dans sa vie.

Une seule.

Pour fêter ses soixante ans, il décida, d'un commun accord avec ma mère car il avait su s'adapter à l'évolution des femmes, de prendre des vacances quelque part en Afrique du Nord, je ne sais plus où, enfin dans un de ces pays pleins de déserts, de baobabs et de palmiers, en tout cas, pleins d'horreurs naturelles où on ne sait pas construire des maisons solides. Un soir, dans un bled

perdu, écrasé par le soleil de la journée, le voilà qui entend des cris et, au lieu de se mêler de ses maudites affaires, il décide stupidement *d'aller voir ce qui se passe*. Eh bien, une pauvre famille de métèques quelconque venait de voir un de ses poulets tomber dans un puits. Mon père ne fait ni une ni deux, saute dans le puits pour sauver le poulet. En oubliant qu'il ne savait pas nager et qu'un puits peut être profond.

Il est mort noyé, mais le poulet a survécu.

Deuxième mort par noyade dans l'histoire familiale, mais la plus stupide. Comment dire à ses amis, ses connaissances, ses collègues de travail, que son propre père est mort noyé dans un puits en tentant de sauver un poulet ? Alors on a unanimement déclaré qu'il était mort en dix jours d'un cancer foudroyant du pancréas en Algérie, au Maroc ou au Biafra, enfin, dans un de ces immondes pays d'Afrique du Nord où on n'a pas encore appris à faire disparaître la nature derrière le béton.

Dégoûté, j'ai sauté sur l'occasion qui s'offrait à moi quand on m'a offert une promotion qui m'obligeait à m'exiler aux États-Unis. J'ai étudié en informatique. Je travaille pour une compagnie qui crée des jeux virtuels. De la cul-tu-re. Rien de plus loin de cette nature qui a tué ma famille, génération après génération, depuis maintenant deux cents ans. Je vis, je travaille, je jouis devant un écran. Et un jour, je vivrai *dans* l'ordinateur, j'en suis persuadé, car les progrès de la technologie sont prodigieux et je suis prêt à être le premier cobaye à passer de l'autre côté du miroir, à la manière d'Alice.

J'adore mon travail. Pour moi, un bûcheron est un fou. Un vétérinaire est un fou. Un écologiste est un fou. J'ai une grosse voiture et j'en suis fier. J'aime avoir la sensation de vivre dans la mécanique comme si je me trouvais dans le ventre de ma mère. Depuis que le GPS existe, je roule sans arrêt, n'importe où, juste pour le plaisir d'utiliser mon GPS. Mais je ne néglige pas mon travail. La preuve: je viens d'obtenir la promotion des promotions: New York. Le bureau chef, rien de moins. La grande classe. Je suis installé depuis deux jours et je

commence à bosser dans mon nouveau bureau dans deux jours. New York. Le béton. Le béton. Ah, parlez-moi de la civilisation. On se sent tellement, tellement en sécurité. Et demain, 11 septembre 2001, j'ai quarante ans. Pour fêter mon anniversaire et mon installation ici, dès la première heure, je grimpe au sommet du World Trade Center. Au sommet de la civilisation.